

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ET
ARCHÉOLOGIQUE
DE
L'ARRONDISSEMENT
DE
PONTOISE
ET DU
VEXIN

TOME XLVI



PONTOISE
BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE
43, Rue de la Roche

—
1937

Masquarin et les Gazetiers

(Mazarinade Pontoisienne)

Retenez bien la péroraison de Bossuet contenant en peu de mots la peinture de cette époque troublée : « *La monarchie ébranlée jusqu'aux fondements, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au dedans, le feu au dehors...* » Tableau tragique ! Et l'orateur chrétien, dans son expérience de l'homme, dans sa connaissance des secrets des passions, rejetait alors les malheurs de la France sur qui ? sur quoi ?... « *sur l'obscurité du cœur de l'homme, sur l'homme qui ne sait jamais ce qu'il voudra, sur l'homme qui, souvent, ne sait pas bien ce qu'il veut* ».

Ainsi parlait le maître du chœur du grand siècle. Ce pourrait être du reste une loi de l'Histoire énoncée là par l'auteur des *Variations* ; même avec de « *belles qualités qui ne le rendent pas meilleur* », l'homme ne sait pas bien ce qu'il veut.

Lorsqu'on a eu sa maison pillée et dévastée par les agents du fisc, on n'est point disposé à admirer les hommes du Gouvernement, fût-il celui de Mazarin, et ce Gouvernement eût-il à payer les erreurs de tous les précédents ! Un bourgeois, comme beaucoup d'autres, en fit l'expérience pas très loin d'ici, bourgeois original, indocile au surplus, Guy Patin, qui en conçut un naturel ressentiment. Le « climat » était d'ailleurs tout aux émeutes, aux insurrections antifiscales où s'illustrèrent Croquants, Piénus, Lanturlus, Cascaveaux, sans oublier dans le Parisis les Argenteuillais qui firent une véritable jacquerie contre les maltotiers d'Anne d'Autriche et de Mazarin. La fiscalité royale rendait difficile et misérable la condition des paysans qui s'élevèrent bruyamment contre les abus et contre la maltote !

Les financiers n'étaient-ils pas faits pour « prendre » et le peuple pour « payer » ?

Guy Patin, mêlant par métier les préoccupations d'Esculape à celles de folliculaire, représentait donc sous Mazarin l'adversaire habituel du pouvoir, le journaliste, indépendant moyennant quelques écus glissés sous son assiette, le Français qui, « ne sachant pas ce qu'il veut », dénigrera toujours son Gouvernement, mais appréciera sans l'avouer la liberté d'en pouvoir dire du mal...

Gazetiers sceptiques, folliculaires frondeurs, on en trouvera souvent de ces pessimistes toujours prêts à défier les grands et tout prêts en même temps à les servir. Était-il difficile de se faire gazetier ? Au temps du Cardinal, on était surpris que « n'importe quel écrivain obscur qui n'a pas cent écus vaillants, puisse prétendre à endoctriner les gens en place ». L'héritage de Richelieu était lourd, Mazarin en fit l'expérience. Il y eut pour cela quatre à cinq mille mazarinades plus ou moins grotesques, plus ou moins spirituelles, et qui, sous prétexte de divertir les esprits mélancoliques, assemblèrent habilement le mensonge et la calomnie en faisant des gazettes d'alors les ancêtres naturels de nos journaux d'aujourd'hui. S'il ne convient pas d'aller chercher l'Histoire dans les pamphlets, on peut y trouver parfois cependant les moyens de la comprendre. La France, a-t-on dit, est un Gouvernement absolu tempéré par des chansons.

Donc, Guy Patin, bourgeois goguenard et intelligent, fit la guerre au Mazarin. Le malheur, déplorait le libertin, est que nous soyons gouvernés toujours en France, « ce pays de bohème étincelante », par un moine étranger ; « on fait ici tous les jours quelque pièce nouvelle contre lui, sérieuse, ridicule, bouffonne, bonne ou mauvaise ».

Le Parlement aussi était en lutte contre l'Eminence, si bien que, sauf la Reine, personne ne voulait traiter avec l'Italien, tout le monde voulait chasser de France ce larron de finances, ce hapelourde, cet étalon de Cour, cet âne rouge, ce Mazarin. La Fronde, « petite révolution manquée », fut d'ailleurs une révolution politique aussi bien qu'une révolution financière. En vérité, on était tellement plein de gentillesses pour le Gouvernement en ces années 1650 que ce sont bien là, peut-on dire, les

petits recommencements de l'Histoire. Le pauvre Louis XIII venait de mourir. La France était donc gouvernée par une Espagnole et deux Italiens. La Reine Anne régentait en effet la France et, comme on n'osait pas trop s'en prendre à la Régente ni au jeune Roi, c'est à Mazarin qu'allaient critiques et quolibets. Suivant le patois de notre région à l'époque, tout le monde « groumait » ; avec Scarron, on avait le vertige du burlesque, et, par ailleurs, les croquants commettaient le crime de lèse-majesté en abîmant un peu les hommes d'armes du Roi venus pour requérir par la force le paiement des tailles.

✱

C'est justement au cours d'une conférence secrète, plus ou moins imaginaire, qui eut lieu à Pontoise en 1652 que le petit Roi, la Reine-mère et plusieurs grands seigneurs entendirent malgré eux le Cardinal exposer les griefs qui lui tenaient tant à cœur. La circonstance vaut d'être connue, même sous l'aspect hypothétique de quelques mazarinades parmi tant d'autres, c'est, d'après un folliculaire, un indiscret reporter caché dans le feuillage, que la confession de Mazarin fut rapportée.

Tous les personnages étaient dans le jardin du château de Pontoise, se promenant, devisant, quand l'un d'eux se mit à parler des désordres de la France. Le jeune Roi de treize ans, aussitôt, imposa silence. Ah, non ! parlons d'autre chose ! On était venu dans ce jardin pour se divertir, non pour causer des affaires de l'Etat ! A demain, les choses sérieuses.

Le Roi exigea, au contraire, que chacun vienne conter quelque histoire, quelque anecdote plaisante. Le Roi commença, puis le Duc d'Anjou, la Reine, le Duc d'Orléans, le Prince, la Duchesse d'Orléans, Mademoiselle ; tous, dans le gazouillis de la jeunesse, racontèrent à tour de rôle des fantaisies, l'un sur les amours de Statira, l'autre sur les amours de Jocaste, un troisième sur les ennuis de Psyché dans ses amours avec Cupidon, etc..., tous sujets évidemment spirituels, délicats, mais sans rapports immédiats avec les grosses difficultés du Gouvernement, à une heure où Paris, hérissé de barricades, voyait la Fronde battre son plein. « Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un conseiller presque imbécile, fit des feux de joie lors-

qu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur et le héros de la France. »

A Paris — à Paris près Pontoise — la raison des individus s'insurgeait contre la raison des autorités, car, ma foi, dans les révolutions, bien des crimes sont commis par des honnêtes gens et bien des sottises sont dites par des gens d'esprit...

Partout la bourgeoisie frondeuse amassait imprudemment des matières combustibles. Guy Patin qualifiait le XVII^e siècle de pervers et de ridicule. L'incendie, pour le moment, ne s'étendait pas trop loin. Il y avait bien, déjà, des discutants, des prévoyeurs, des forts esprits, il y avait même des esprits libéraux dans un siècle qui ne l'était pas, mais les philosophes n'étaient pas encore là. Cependant, la fameuse Eminence, le chef du Gouvernement, était pendue en effigie. Malgré tout, ces manifestations ébranlaient le principe d'autorité. N'allait-on pas jusqu'à parler de République... en 1652 ? L'esprit philosophique n'allait-il pas pénétrer l'aristocratie, le clergé n'allait-il pas créer un parti de réformes qui préparera involontairement la Révolution en ne faisant rien plus tard pour l'empêcher ? Finalement, on faisait beaucoup de bruit et l'argent d'Espagne (le Catholicon) servait à l'entretenir.

Aussi les jeux d'esprits auxquels se livraient dans le jardin de Pontoise les courtisans aux puérides cervelles apparaissaient innocents dans un tel moment et Mazarin qui n'avait pas encore dit son anecdote, répondit gravement au désir du Roi, en prévenant toutefois la belle compagnie que l'histoire qu'il allait conter serait « effroyable », l'histoire d'un ministre en France (1).

« Sire, dit-il onctueusement, je ne prendray point ici d'autre histoire que la mienne et ne vous diray rien qui ne me soit arrivé depuis que je suis dans le Ministère : j'ay esté toujours tourmenté d'esprits, ils n'ont pas manqué un seul jour de m'apparaître ny une seule nuit de troubler mon repos, mais ils ne m'ont jamais fait tant de peine ny traité si rigoureusement que depuis la nuit des Roys, que je tiray votre Majesté de Paris pour venir à Saint-Germain. »

Avant d'aller à Pontoise, Mme Anne, en effet, désireuse « de purifier le Palais Royal », avait quitté furtivement Paris

(1) Bibliothèque Nationale, Lb. 37-2818.

où les chefs des révoltés, Condé, Gondi, n'avaient pas eu de peine à exciter le peuple contre le Mazarin. A Saint-Germain, toutefois, la Cour s'était fait accompagner d'un journaliste à gages d'un certain renom Théophraste Renaudot, maître de la *Gazette Privilegiée*, qui déjà soufflait le chaud ou le froid suivant le salaire reçu.

Au fait ? Une des meilleures armes de la politique n'est-elle pas la déconsidération ?

Mazarin continua son histoire :

« Il semble que l'enfer a fait ouverture de toutes ses portes et qu'il a déchaîné les plus meschants contre moy.

« Il en vient des troupes innombrables m'attaquer par leurs menaces et m'espouvanter par leurs cris funestes et quelquefois m'habillent de toutes les couleurs imaginables comme si j'estois leur fou de feste. J'ai beau renforcer mes gardes, cela ne les empesche point de venir et ces malheureux esprits ne trouvent point d'obstacles qui les arrestent ; ils sont toujours après ma queue et j'ai peur qu'il n'y en ayt ici quelqu'un qui m'escoute et qui aille reporter aux autres tout ce que je dis à présent. »

A ces mots, il y eut quelque effroi dans la compagnie, la Reine-mère trembla à la pensée qu'un indiscret pouvait être caché aux alentours qui irait aussitôt à Paris dévoiler les secrets du Gouvernement. On la tranquillisa. Pontoise était calme, sans émotion, personne n'avait pu entrer dans le jardin...

Mazarin fit alors allusion aux belles frondeuses et à leurs alliées les marchandes de marée, qui, dans la capitale, se réjouissaient à l'idée d'envoyer le ministre au supplice :

« Tous les jours les esprits inventent mille nouveautés, je croy qu'ils taschent à me jeter dans le désespoir pour me faire rendre l'âme sans confession. Les Dames me chantent un Salve Regina comme l'on fait à ceux qui sont près d'endurer le supplice, autres un Libera comme si j'estois déjà mort ; quelques-uns me mettent en poussière. »

En fait, le sort qu'on réservait au ministre était assez horrifant...

*« L'empalement des Turcs, les tenailles, le feu,
Mourir de faim, de soif, de rage, c'est trop peu.
Les croix, les chevalets, l'huile, la poix résine,
Lentement découlez par le feu sur son dos,
Brûlant jusques au vif de la moëlle des os,
Ou tout vif escorché par le ventre et l'eschine. »*

Dans la *Gazette de la place Maubert*, l'ancienne *Gazette des Halles*, de gentilles dames — celles que le chancelier Séguier traitait de plèbe en jupons — se faisaient une joie de faire hacher bientôt le Mazarin ou de confier le Cardinal à des chiens affamés pour le voir déchirer à belles dents...

« *D'autres font des remontrances au Parlement pour l'animer encore davantage contre moy. Quelques-uns me procurent charitablement la haine du peuple, comme si je n'estois pas déjà assez hay ; ceux-là font un bruit de tous les diables à mes oreilles, comme s'ils sonnoient le tocsin pour émouvoir la populace à se jeter sur moy.* »

Au fait encore ? Après la déconsidération, l'assassinat n'est-il pas aussi une arme politique ? N'est-il pas recommandé comme un moyen classique, pour se débarrasser des non-conformistes de ceux dont l'orthodoxie est douteuse ? Mazarin, bénéficiaire de l'injustice des foules et dont la tête était mise à prix, révélait tristement ce que lui réservait Paris, cette grande ville que Guy Patin, médecin pessimiste, représentait comme « *une vraie retraite de larrons, d'imposteurs, de coupeurs de bourse, de prêcheurs et faux prophètes, de fripons, de voleurs, de faux monnoyeurs.* »

...Ah oui ! dans ce Paris capable de tous les reniements, dans ce Paris plein de ces hommes dont parlait Bossuet qui ne savent jamais ce qu'ils veulent, où le peuple, après avoir insulté le cadavre de Louis XIII, acclamera Louis XIV, où le peuple insultera le cadavre de Louis XIV et acclamera Louis XV, dans ce Paris capable de toutes les injustices, qui insultera le cadavre de Louis XV et acclamera Louis XVI, où le peuple guillotinerait Louis XVI et acclamera d'autres tyrans qu'il insultera à leur tour, Paris, avec sa foule à intelligence régressive, se montrera éternellement la Cité tumultueuse et versatile où le feu couve toujours, « où l'on adore avec passion, où l'on encense avec idolâtrie et où l'on tue avec férocité ... »

« On aime sans raison et sans raison on hait.. »

« *Quelques amateurs de ragoust, continuait Mazarin, me mettent au court bouillon et puis me laissent là sans me manger pour me faire grand dépit, disant que je ne vaut rien ni à rostir ni à bouillir. Il en est qui disent de moy toutes les méchancetez imaginables au Roy, à la Reine, à M. le Prince...* »

Le Roi montrait qu'il ne s'inquiétait guère des ragouts et

et des harangues hostiles à Mazarin. Quant à la Reine-mère, Anne d'Autriche, la légende voulait que Mazarin le charmeur fût dans son esprit et dans son cœur (1). Louis XIII avait été si fragile ! Mais tout de même Mazarin, harcelé par la guerre des pamphlets, était fondé à se plaindre d'une foule de gens en place ; certains (Mazarin vise cette fois Gondi, le tribun ecclésiastique de la Fronde)

« Certains ont la forme de Religieux... ; ce sont là les plus malicieux et ceux qui me tourmentent davantage... ; ceux-cy sont déguisez en Turlupins, en Pantalons et Goguelus, qui me font cent niches et cent sornettes... L'un m'appelle Nazin, l'autre Masquarin et d'autres Tabarin... ils me font voir mes ayeuls en crieurs de mort aux rats, en violos, en preneurs de taupes, en banqueroutiers, en porte poulets, et en marchands d'allumettes... » Pauvre Mazarin !

Tout cela, indépendamment des épithètes d'âne rouge, de coquin du temps, d'amuse-badauds, etc... vous constaterez que l'énumération est moins longue que celle des adversaires de Rabelais (2), elle lui ressemble, en tout cas, par le caractère savoureux et truculent des appellations.

Au moment même où Mazarin établissait ainsi sa généalogie devant la Cour, le reporter caché dans les taillis du château ayant remué quelques feuilles, la frayeur s'empara de la noble assistance. Chacun prit la poudre d'escampette.

« Le Maréchal de Grammont, voyant qu'il n'estoit question que de fuyr, fit merveille de ses jambes. »

La Cour s'enfuit cependant que, le gazetier ayant pris des notes, une mazarinade originaire de Pontoise verrait bientôt le jour.

Finalement, aux malheurs confessés par Mazarin, devaient bientôt s'en ajouter d'autres. N'allait-il pas venir au Roi l'idée d'appeler le Parlement en la bonne ville de Pontoise ? Oh ! un Parlement minuscule ! Un petit noyau de bonnets carrés tenant

(1) Mazarin savait plaire et toute sa vie lui avait prouvé que son charme était bien fort et qu'il pouvait s'y fier. (*Mazarin*, par Auguste BAILLY. *Les Grandes Etudes Historiques*.)

(2) Puisque Rabelais et Guy Patin se rencontrent au cours de cette causerie, il faut signaler qu'on les trouve curieusement assemblés aussi avec Descartes, tous trois sur un tableau du XVIII^e siècle, à la Bibliothèque de Versailles.

sans peine dans un carrosse ! le Parlement burlesque de Pontoise !

Or ce Parlement, s'il se montra hostile à Mazarin, ne fit en vérité que suivre l'opinion ou, du moins, ce qu'on est convenu d'appeler l'opinion et qui n'est en réalité qu'un total de passions conditionnées par des intérêts. Une requête des Trois États de l'Île de France ne lui avait-elle pas été présentée et qui, elle, n'était pas une mazarinade ?

« Il est advenu qu'un étranger, nommé Julle Mazarin, s'est installé dans ce Souverain Ministère où il n'a été élevé par sa naissance ny par aucun service notable rendu à cet Etat, ny par aucun mérite, veu que l'on scait qu'il est Silicien d'origine et naturel sujet du Roi d'Espagne, de très sordide naissance, qui a été valet en divers endroits à Rome, après y avoir servy mesure dans les plus abominables débauches, intrigues... ; il n'a auprès de lui que des gens très meschants, sans honneur et sans foy, traistres, concussionnaires, impies et athées... ; il a, à son exemple, mis en régie les berlans et jeux de hazard qui font les ruines des plus grandes maisons.. ; il a pillé et ravy toutes les finances du Roy... ; il autorise et amplifie estrangelement cette maudite engeance de Partisans qui, la plupart, venus de laquais et palfreniers, gourmandent toute la France à coups d'estrivières (1) ... »

Et après ce portrait flatteur fait par nos ancêtres, ne l'oublions pas, la pétition des Trois États du Gouvernement de l'Île de France s'éleva contre les « malices secrètes » de cet étranger, contre « ce renard sicilien », qui fut menacé de l'échafaud, une fois de plus !...

Dans une lettre publique écrite de Poissy, Mademoiselle d'Orléans adressa un véritable réquisitoire à la Reine :

« Entr'autres, Madame, ne permettez plus qu'un homme (qui n'a aucune qualité en luy de recommandable) gouverne l'Etat, puisqu'il ne demande que sa ruine ; qu'a-t-il fait depuis qu'il a le Ministère des affaires de France, sinon qu'enrichir des gueux, de bastir superbement aux dépens du Roy, de faire des somptuositez et magnificence hors de mesure et de mettre le Roy et son peuple dans la disette ?... »

Ainsi, pour la belle frondeuse en désaccord avec son père le Duc, Mazarin, devenu fort riche il est vrai, était tout bonnement un voleur ou à peu près ! en tout cas, il était de si basse origine !... Démission, démission !

(1) Bibliothèque Nationale. Lb. 37-22.

« Je vous déclare aujourd'hui que vous ne devez plus souffrir cet insolent auprès du Roy ny auprès de vous, mais que vous devez le livrer au peuple pour se vanger du tort qu'il luy a fait... »

La conscience tranquille, Mademoiselle d'Orléans, se disant appuyée de la justice du Ciel, n'hésitait pas à affirmer que tous ces discours, tous ces vœux, toutes ces accusations représentaient simplement « *la plainte de toute la France* » (1).

Le premier soin des Parlementaires de Pontoise venant à la rescousse fut de réclamer décidément l'éloignement de l'Etranger, du sicilien, du Mazarin des Abruzzes.

« *C'est pourtant un bon Ministre, disait ironiquement une autre harangue, il s'entend à gouverner un Etat comme à ramer des choux et se connaît en politique comme une truie en espices; il nous enrichit aussi comme j'ay le dos et fera toujours que s'il n'y a qu'un petit orage de guerre dans tout le monde, nous en aurons nostre part.* » Et puis le Ministre était encore quelque chose comme « *la peste et la famine associées* ». Au contraire, la Noblesse française était pure, parfaite et c'était avec raison qu'elle s'élevait « *contre le mauvais gouvernement de l'Etat* ».

Dans un sonnet, une autre grande dame, Mademoiselle de Montpensier, se vit un jour glorieusement comparée à Jeanne d'Arc parce que la nouvelle pucelle à panache obtenait un petit succès à Orléans contre les troupes mazarines.

Dès lors les salons, les institutions libertines, les cabarets daubant sur le Mazarin, applaudissaient à tout rompre ce vers de mauvaise poésie :

« *Elle chassa l'Anglais, chassez l'Italien !* »

« *A sa fuite, disait un porte-parole des cabaretiers, à sa fuite on doit voir succéder la joye et les chants d'allégresse* » (2).

Si le cardinal de Richelieu s'était fait d'innombrables ennemis dans l'Eglise de France dont il était cependant un membre fidèle, et cela parce qu'il avait osé lui demander de participer aux dépenses de l'Etat, le cardinal Mazarin n'échappa

(1). Lettre de Mademoiselle d'Orléans, estant à Poissy, envoyée à la Reine à Saint-Germain, pour le bien du Peuple (à Paris chez Robert Feuge, proche le puits Certain à l'Image S. Sébastien. 1649).

(2) Bibliothèque Nationale, Lb 37-2908.

pas davantage à l'hostilité des assemblées du clergé, de ce clergé français indifférent aux nécessités de la Couronne. Voilà le danger ! On commence d'abord par présenter des requêtes, puis on invente des griefs, on arrose le tout de menaces ou d'exigences et c'est ainsi qu'on renverse les trônes et les gouvernements... Les gouvernements fussent-ils composés d'anges, n'échapperont jamais à l'esprit destructeur des Français qui, souvent irrésolus, se trouvent être inconsidérément affamés de protection, affamés de liberté ou affamés de servitude, tout à la fois et en même temps. Et que sont ces Mazarinades, sinon des formules révolutionnaires ?

*
**

Que faire contre l'opinion ? Que faire contre une campagne aussi bien orchestrée ? Mazarin allait-il pouvoir résister ? Déjà les gazettes saturées de haine enrageaient. Sa Faquinance ne bougeait pas, Mazarin ne partait pas. Dans les manchettes, les plumes serves soulignaient avec désolation « *le triomphe du faquinissime cardinal Mazarin* »... Enfin, bientôt satisfaites et féroces, elles exultèrent. La ruine de Mazarin était consommée. Les manchettes pouvaient imprimer « *Le Cacus italien renversé par l'Hercule Français* » ou encore « *le Géant italien terrassé par les bons Français* ».

Tout était pour le mieux dans le petit monde des journaux, Mazarin abominé par tous partait pour l'exil ; la vertu, la vraie, la seule, la vertu des petits-mâtres de l'opinion, reprenait ses droits. Ouf !

Seulement on doutait un peu puisqu'on disait encore gentiment « un membre pourry et retranché de son tout ne saurait redonner la santé à l'Etat (1) ».

Quand peu après, extraordinaire renversement des choses, retournement des esprits, le cardinal « burlesque », après avoir dévoré en silence tous les affronts rentrait triomphalement dans ce Paris incohérent, tout frémissant encore des querelles, des folies et des assassinats. Il rentrait même par une grande porte.

(1) Bibliothèque Nationale, Lb. 37-2943.

On avait acheté un grand nombre de consciences. « *Ouvrez les yeux à ce grand spectacle ! ! ...* » criait-on. On paya par un bon chapeau rouge l'ancien pape des frondeurs Gondi, devenu cardinal de Retz après que l'impétueux héros du bréviaire, précurseur sans le vouloir, eut fini de préfacer sans le savoir le catéchisme des révolutionnaires de 89. Le nouveau cardinal reconnut qu'il fallait avoir

« une attention particulière à l'égard du chapeau dont la couleur de feu fait tourner la tête à la plupart de ceux qui en sont honorés ».

Les fronderies étaient terminées. Maintenant, les Parisiens « dont les vertus ne sont jamais sûres, écrivit un chroniqueur (Bensarade je crois), les Parisiens se tuaient au retour de Mazarin pour aller au devant de lui et ceux même qui avaient été ses plus grands ennemis furent les plus empressés à se produire et à lui faire révérence ». C'était à qui, maintenant, se jetterait aux pieds du cardinal. La mobilité de la foule française injuste et difficilement gouvernable avait fait une fois de plus, d'un de ses ministres tour à tour un chenapan et un héros. Vaincu, Mazarin était une canaille. Triomphant il devenait un dieu, le maître de l'heure à la fabuleuse fortune.

La tragédie se muait en comédie. Du coup, le salon de Ninon de Lenclos, Sa Majesté du Marais, donna le ton de la décence et de l'austérité. Les libertins ayant vécu en diables devinrent ermites. Les insulteurs devinrent courtisans. Monsieur, frère du Roi et son mignon le favori spécial comte de Guiche firent, selon Madame de Motteville, excuser les fluctuations des consciences princières... Condé, adversaire acharné du Très Illustre Seigneur Faquin, Condé général pour la saison d'été qui s'était allié à l'étranger en tournant ses troupes contre la France, Condé « *qui s'était livré au plaisir de mépriser la Cour après l'avoir défendue* » revisa ses conceptions sur le patriotisme et plus tard, quand il sera malade, il fera un retour dans les voies du salut et fournira à Chateaubriand l'occasion de définir le vrai patriotisme: « ...Tous mes vœux sont pour la France quels que soient les pouvoirs auxquels son imprévoyant caprice la fasse obéir ».

Il n'est pas jusqu'au zélé Saint-Vincent de Paul qui,

réprouvant le passé et les cabales, faisait amende honorable, déclarant « *n'avoir plus aucune communication avec ses anciens amis* ». Et le maladroit politique « *Monsieur Vincent* » redevint le charitable Saint-Vincent de Paul, ce qui valait mieux.

Ainsi les brouillons, les grandes dames de petite vertu, les intrigants de la Fronde, la « *friponnerie titrée* », les excités du désordre et des barricades tous se changèrent gentiment en apôtres de l'ordre et de la tranquillité.

A ce spectacle, que fit M. de La Rochefoucauld ? Il en devint misanthrope !... Il n'avait vu dans cette guerre civile que l'intérêt dominer les hommes et les femmes, uniquement l'intérêt.

« *La vertu, conclue-t-il décidément, n'est pas toujours où l'on voit des actions vertueuses.* »

Quant aux gazetiers enfin, quant aux folliculaires vivant entre la boue et l'argent « *crottés jusqu'à l'échine, allant chercher leur pain de cuisine en cuisine* » — ceux qui dans la jungle du journalisme auront toujours la responsabilité des erreurs et des oscillations de l'opinion, tour à tour humbles, mendiants et flibustiers superbes, ceux-là se firent soumis, soumis devant le Mazarin triomphant. Les valets de plume firent un calcul, Mesdames, Messieurs. Comme des hommes politiques vivant entre le fictif et l'incertain, ils estimèrent après tout qu'il n'y a pas de mal à désavouer un écrit, il n'y a pas de mal à changer d'opinion dès l'instant où cet écrit et cette opinion ne rapportent plus ! Du reste Molière va nous dire que l'argent se charge de redresser les jugements de l'esprit...

